



L'expérience de la littérature

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD
A LA SEANCE MENSUELLE DU 12 JANVIER 1991

Dans la petite maison au bord du chemin qui descend à la rivière sous les saules, il y avait l'armoire en bois blanc, la huche à pain, le coffre à bois, la haute horloge des longues heures de l'enfance, mais rien qui ressemblât à une bibliothèque ; pas le moindre meuble à cet effet. La raison est simple : nous n'habitons pas le pays des livres. La grammaire française n'était pas un vrai livre, ni le manuel de calcul, ni le livre de messe hérité d'une aïeule, ni l'almanach paysan, de couleur verte, plus curieux des nuages et du potager que des histoires qui se racontent.

Le vieux philosophe Jean Guilton n'en revenait pas quand le critique littéraire lui disait avoir vécu ses premières années sans aucun livre, ce qui s'appelle livre. Mais le critique, lui non plus, n'en revient pas, n'en est pas encore revenu. C'est pour cela que, dans des livres, les siens — puisqu'il en a commis — et dans des articles, et dans des palabres sans nombre, mais de préférence dans le secret de la solitude, où les choses graves, là seulement, peuvent être dévisagées avec gravité, il a si obstinément interrogé cette belle inconnue, la littérature, pour l'amener à dire ce qu'elle est venue faire dans une existence et par quel pouvoir de fécondation elle l'a labourée, parfois dans les grandes profondeurs. Une expérience, donc, mais toute personnelle ; non pas l'expérience qui se donnerait l'ambition d'une sagesse à usage général ; un bilan qui ne sera jamais achevé, recherche sur soi autant que sur l'illustre inconnue.

De vous, cet homme-là ne se permettrait pas de gloser sur une expérience d'écrivain. La littérature dont vous avez l'expérience, la plupart d'entre vous, parce que vous en avez l'exercice, restera pour lui à l'état d'apprentissage ou, si on veut à

tout prix lui faire plaisir, la somme de quelques petits essais dans la fiction et un gros appétit d'écrire autrement que dans la prose coutumière, autre chose que du journalisme. Mais l'expérience de l'usager, dont il vous fait part, rejoint, j'en ai la conviction, celle que vous examinez d'un regard réflexe lorsque vous voulez dire à autrui quel métier vous faites, quel travail d'esprit et d'âme vous désignez en vous définissant écrivains, de quelle nature est votre activité et, je suppose, quel est le sens de votre vie. Nous avons déjà entendu ici des témoignages : la poésie essayait de parler « par expérience » ; certains textes lus devant nous étaient la littérature mise en oeuvre (pour parler comme Dürrenmatt), l'inconnue voilée nous offrant le son inqualifiable de sa voix pour se faire connaître.

Quarante ans ; le lecteur professionnel a exactement quarante ans. Mais il ne peut pas faire comme si cette vie avait commencé le jour où il a publié son premier article, dénommé bizarrement « feuilleton ». D'abord, il n'en était pas tout à fait à ses débuts de présentateur de livres ; et surtout il avait derrière lui le chemin de jeunesse qui conduisait aux livres, après le monde sans livres que fut la paysannerie de sa province, au temps où le bois ne servait pas à faire des bibliothèques.

Il fallait découvrir le livre, découverte au sens le plus littéral, une « invention » comme pour le trésor enterré, jusque-là improbable, et une aventure dans un jeu de pièges absolument insoupçonnés. Aurait-il fallu imaginer ce qu'on n'avait pas ? Impossible ; c'était comme pour la richesse.

Avec les années d'école, le futur critique pénétrait dans un milieu, le milieu clérical, où les livres étaient à la fois admirés et suspectés, recommandés et sévèrement triés, où la littérature était exaltée mais, d'un autre côté, synonyme de distraction, voire de mauvais lieu. Après quoi, est apparue une société, la vôtre comme la mienne, qui honore le livre mais qui menace de lui substituer des mécaniques, qui le protège mais le galvaude ; il est œuvre d'art et il est marchandise triviale ; élitiste et popularisé ; de qualité rare ou d'une médiocrité pullulante ; assuré de la longue durée par la culture en bibliothèque mais incertain de son avenir ; phénomène si nombreux que le mot du poète : « j'ai lu tous les livres » devient un mensonge mélancolique ou une vantardise d'esthète ; si nombreux que les livres vont se perdre dans l'insignifiance de la masse, comme les objets qui s'accumulent, qui s'annulent, qui se supplantent les uns les autres dans

l'utilitaire, et peuvent fort bien — c'est-à-dire fort mal — finir dans l'abîme qu'est l'oubli.

La banalisation du livre, la désinvolture mercantile, l'irrespect dont font preuve aussi bien des auteurs que des marchands, offensent la dignité dont j'investissais les livres depuis les jours éblouissants où ils avaient servi à une culture de jeune humaniste, dans le même temps qu'ils m'ouvraient ce quelque chose que j'aime nommer avec gourmandise et gratitude : le « fabuleux ». Je me sens encore aujourd'hui, malgré un long commerce avec le papier imprimé, vulnérable à un malaise devant le livre proliférant, dévalorisé, bâclé, précaire, exposé à toutes les infortunes du quantitatif. Rien n'a pu anéantir en moi le mythe rural du livre « sacré », symbole et outil du savoir, de la promotion humaine. Cela au moins ne peut être contesté à la formation intellectuelle que j'ai reçue ; en cela au moins elle ne fut pas obscurantiste.

Elle jugeait le livre digne de son nom lorsqu'il était religieux ou lorsqu'il était littéraire, l'un ou l'autre ; s'il était l'un et l'autre, selon des jugements volontiers apologétiques, tout allait pour le mieux. On nous a inculqué sans aucun doute le sens du littéraire, le goût de lire et d'écrire, les recettes d'un bien écrire qu'on aurait tort, même après le passage des cyclones langagiers et le triomphe libertaire, de tenir pour anachronique : apprendre le français à l'école des écrivains, apprendre qu'une langue est vivante et réclame le grand vent de l'amour pour vivre, n'a jamais rendu que de bons services aux disciples intelligents. S'ils ne sont pas de pâles copistes, cela peut même les inciter à se faire un langage qui les distingue de tous autres, à quoi on reconnaît l'écrivain. Encore était-il bon de porter en soi le je ne sais quoi qui dispose à être réceptif, curieux et plein de désir, assez ingénu et ambitieux pour croire qu'on saura écrire parce qu'on aime lire les « beaux livres », assez heureux pour admirer, avant de tenter soi-même l'aventure.

Itinéraire oh ! combien commun, je le sais, mais n'est peut-être pas commune l'émotion grandiose, durable, qu'a déclenchée dans un adolescent jusque-là ignorant, ce « fabuleux », dont je suggérais à l'instant le choc mystérieux. Car, il y eut au commencement quelques romans, au demeurant connus de toute autobiographie un peu cultivée, ceux qui vont sur l'océan des corsaires, dans le Grand Nord avec les chiens de Jack London, dans les déserts hantés, dans le ciel des planètes, sur la mer allégorique où se pêche la baleine blanche ; mais je dois un

souvenir particulier à quelqu'un que plus personne ne connaît, et qui d'ailleurs n'en vaut pas la peine, un certain Léon Ville. Ses histoires d'Indiens nous ont captivés au point de nous rendre indociles — c'est le mot — pendant les classes de latin. Quand j'ai, comme tout le monde, découvert l'Amérique, je n'ai guère pensé à Faulkner ni à Steinbeck, mais Léon Ville m'a rejoint chaque fois qu'en Nouvelle-Angleterre je lisais le nom indien d'un lac, d'une bourgade champêtre ou d'une forêt toujours inviolée.

Le prodige du « fabuleux », que savent organiser les romanciers au souffle long, retentit, vous pouvez m'en croire, à la manière de la passion subite, lorsqu'il tombe sur l'enfant sans livres. Il faut dire aussi que, dans cette paysannerie décidément pauvre, les contes populaires ne fleurissaient pas, ou à peine, ni les légendes. Nous ne savions pas que nous avions froid, au dire de Patrice de La Tour du Pin, qui plaignait les peuples sans légendes. Nous n'étions certes pas conditionnés par le milieu social ; il n'y avait en nous aucun déterminisme culturel comme on le diagnostique, et parfois avec dédain, pour la tradition catholique. C'est la tête vierge que les garçons de ma race, encore bien rares, ont abordé le grand continent troublant de la littérature ; nous n'étions pas les enfants gâtés de la société éclairée ; nous étions des enfants prêts à tout, prêts à ouvrir grands les yeux sur les terres inconnues et grand l'esprit à la parole humaine.

La vie étant déjà presque vécue, l'homme liseur fait un constat gratifiant. Il ne lui faut pas beaucoup d'effort pour se remémorer ce qui attendait au fond de lui-même, à son insu, de rencontrer l'univers du livre littéraire. Il n'a pas à échafauder, par complaisance, une vocation qui n'en est pas une ; il ne veut pas surévaluer l'inné contre l'acquis ; il ose affirmer pourtant que le terroir était en attente de ce qui allait arriver. Le plus surprenant est que cela soit arrivé, dans les conditions d'une destinée de journaliste, qui n'était pas prévisible, ni entrevue, même de loin. Je n'ai pas à redire devant vous par quelle procédure d'institution cléricale le dé clic a été donné, mais, vous le savez aussi bien que moi, tout n'est pas joué, dans une vie professionnelle, encore moins dans une vie intérieure, par le seul fait qu'on vous affecte à un poste ou à un autre. L'intéressé doit faire la preuve qu'il est, ou n'est pas, au bon endroit de ses capacités et de ses goûts ; on peut n'être pas apte, ne pas être fait pour ce métier ; on peut aller à la routine du praticien blasé ou à l'échec.

La littérature où je me suis jeté très naïvement, comme dans ce journalisme d'information dont je ne me suis jamais écarté, n'était pas la littérature qu'on m'avait entraîné à tenir pour idéale dans une « tête bien faite ». Tout, ou presque tout, allait bousculer la certaine idée du littéraire qu'on nous léguait à partir des écrivains du passé, avec une méfiance têtue envers ceux du présent.

En réalité, je n'avais aucune expérience de la littérature. Je sortais d'un musée pour m'aventurer dans la vie ou, comme je préfère dire : dans l'histoire. Par chance, j'avais d'assez bonnes dispositions pour ne pas me laisser paralyser par l'étonnement, par les perversités du nouveau. La tête armée de principes et de modèles, oui, mais la faveur me fut accordée de comprendre que la littérature était, est toujours, contemporaine. Le trouble mental eût été trop violent, comme aussi lorsque le journalisme avait à commenter un fait de politique, de religion, de culture, si la magie des chefs-d'œuvre classés, l'impérialisme des règles en tous genres, l'avaient tenu trop longtemps rétif devant cette actualité sur quoi on n'a aucune prise : le livre, les livres d'aujourd'hui. Classique dans ses lectures exemplaires, classique dans son style, foncièrement attaché à quelques grandeurs dont Chateaubriand fut l'incarnation nettement oratoire, le critique était mis en demeure de déchirer les bandelettes et de se libérer du culte des morts ; parmi les morts, il y avait aussi une conception frénétiquement moralisante de la critique, pratiquée dans le milieu catholique, et encore dans les années 50, lorsqu'il fut appelé à cette espèce de magistère des mots. Un certain temps fut nécessaire pour introduire là plus de modération et réorienter le regard vers l'essentiel des œuvres ; le temps de se perfectionner en lecture.

C'est en ce temps-là que le critique inexpérimenté, un peu trop sûr de lui et de son discernement littéraire, se prit à observer mieux autour de lui comment les gens de la corporation traitaient la littérature. Un nom me revient en mémoire, celui de Robert Kemp, dans les *Nouvelles littéraires*, cet hebdomadaire malheureusement tué par l'évolution des médias, sinon par le désintérêt culturel ambiant, et qui n'a jamais pu être remplacé, si toutefois on en eut véritablement le projet. Robert Kemp fut un champion brillant de la critique impressionniste. Faute de mieux, on recourra à la vieille et boiteuse distinction entre fond et forme, pour dire en bref que cette critique avait la passion de la forme, qu'elle dérivait avec un plaisir non dissimulé vers le dilettantisme, le syncrétisme, la désinvolture,

la flânerie raffinée, ce qui ne l'empêchait pas, au contraire, de batailler pour ou contre des livres, pour ou contre des théories. Je lisais fidèlement Robert Kemp, pour la virtuosité de sa plume, pour sa liberté d'esprit. Il n'a jamais su, cela va de soi, qu'un jeune confrère de la presse quotidienne, habitué à lire aussi du même œil André Billy dans *Le Figaro* et Emile Henriot dans *Le Monde*, le considéra comme un grand journaliste littéraire et comme un critique à ne pas imiter. Mais est-il possible d'expurger notre empirique travail de tout impressionnisme, asservi qu'il est à l'éphémère et aux « approximations », comme disait Charles Du Bos, lequel aurait frêmi de voir son expression servir de référence à un tel journalisme ?

André Rousseaux, Albert Béguin, Pierre-Henri Simon, qui devait succéder à Henriot, traçaient une autre voie. C'était celle où m'attirait déjà mon appartenance spirituelle. Une volonté naissait, proche du parti pris, encouragée par la littérature elle-même, de lire dans les livres autre chose que de la littérature, dès lors qu'ils ne sont pas, si plaisante soit-elle, fuite dans l'ailleurs, l'anecdote, usage frivole du mot.

On peut, je n'en disconviens pas, suspecter le chrétien d'être parti à la découverte, ou au combat, qui sait ?, avec la déformation de l'homme de doctrine, cherchant ce qui flattera ses convictions, ce qui le confirmera dans son besoin de détenir le vrai, et réfutant ou ignorant ce qui le contredit. Je mentirais si je prétendais que le zèle du prosélyte m'a toujours été étranger. À *l'expérience* (je souligne le mot), cette position — que, tout de même, le catholique ne fut pas seul à occuper — m'est apparue insatisfaisante, et pour l'intelligence de mon temps, et pour la relation avec les hommes, ces hommes et ces femmes à part que sont les écrivains, et aussi bien avec le moment d'humanité qu'ils représentent, l'air du temps. La littérature, dans le concret des livres publiés, a exigé du critique une subtile mais visible mutation aboutissant à faire prendre le message littéraire au sérieux, pour son pesant de signification, qu'on dira idéologique, à condition de mettre sous le terme piégé d'idéologie, les idées sur l'homme, l'humain, la vie, la mort, le destin, le mal, la souffrance, l'action, l'amour, les passions, comme on disait, Dieu parfois, et tout le reste qu'on a coutume d'amonceler dans le « philosophique », voire le « métaphysique ».

Le critique, nanti d'une idéologie, au sens doctrinaire du mot cette fois, est tenté par la récupération ou par l'exclusion. Qui ne connaît cela ? L'expérience enseigne qu'on refoule, autant que faire se peut, les tentations par un effort

constant de disponibilité à l'inattendu comme au trop attendu qui nous agressent dans notre citadelle de bonne ou de mauvaise foi. L'expérience m'a enseigné que la juste attitude, sans cesse à surveiller, n'était plus de se poser, de s'opposer, mais plutôt de s'interposer : entre ce qui s'écrit et les destinataires de l'écrit, entre le monde de chaque écrivain, de *chacun*, et le monde auquel j'appartiens, pour qu'il y ait des points de passage ; entre l'autre et moi-même, pour que ce moi-même ne vive plus retranché dans l'altérité insulaire d'une vérité universellement exploitable, mais s'habitue à n'être qu'un homme parmi les autres, un écrivain parmi les écrivains. La difficulté est qu'il faut, malgré tout, se poser, sans quoi on avancerait couleur de grisaille, sans visibilité pour autrui, peu reconnaissable, et on retomberait dans un syncrétisme, remarquable seulement par sa bonne volonté, une sorte d'œcuménisme mou ; il faut s'exercer à être soi-même, par une transparence, un ton, une voix.

À ce point de ses réflexions, le critique se rend compte qu'il tourne autour de son sujet. Son sujet, c'est lui-même, quand il abandonne la posture du technicien, de l'arbitre des élégances. Et voici les questions : un homme peut-il se découvrir changé parce qu'il a fait de la lecture ce « dialogue silencieux avec les œuvres », que recommandait André Malraux ? Est-ce seulement vraisemblable ? Si oui, comment situer la lecture dans la complexité des influences ?

Les biographies nous assurent qu'un seul livre est capable de violenter une vie : ainsi les poèmes de Rimbaud dans l'évolution religieuse de Claudel, exemple célèbre et toujours étrange. Ce n'est pas d'un tel effet de « conversion », de bouleversement psychologique, ou de lumière fulgurante, que je pourrais tirer leçon. Il ne m'a pas été accordé d'illuminations...

Après une longue fréquentation que, pour mieux appliquer la notion d'expérience, on appellera une pratique — comme d'un métier mais comme une mise à l'épreuve —, j'observe l'homme sous la défroque du critique, pour voir si son visage, son être intime, est modifié par la circulation dans le bruit des mots, dans la cohue labyrinthique des destinées fictives, dans le peuple sans nombre des héros qui nous ressemblent et nous défient de leur inexistence.

Ce fut l'expérience de Babel. Épreuve éminemment remuante pour quelqu'un qui avait reçu les promesses d'un ordre, d'une pensée univoque, d'une orthodoxie rebelle aux déchirements de l'hérésie et de la contradiction ; mais Babel

est partout ici-bas et la littérature ne pouvait pas ne pas en dessiner la cartographie convulsive, à jamais interdite de réunification. Il importait de vivre avec le désordre, ou ce qu'on ressentait ainsi ; de vivre au présent, et d'une âme apaisée, tellement assouplie que ni les combats idéologiques transportés en littérature, ni les révolutions dans la poétique et le romanesque, ne pourraient engendrer la vaine nostalgie d'une langue unique pour une humanité sans cacophonie. On commence maintenant à posséder un entraînement au bon usage de Babel.

Ce fut l'expérience de l'artifice. Pas d'art sans artifice ; pas de beauté plastique ou verbale qui ne soit artificielle. Je dois avouer que je n'étais pas encore assez pénétré de ces vérités premières quand j'ai lu les romans de Giono et ceux de Louis-Ferdinand Céline, d'une manière générale tous ceux qui bousculaient l'ordonnance de la langue classique ; je dus, plus tard, faire un nouveau pas dans le sang-froid pour accueillir sans trop d'allergie le « nouveau roman ». Je crois pouvoir affirmer que j'ai réussi à surmonter les réflexes d'autodéfense, non pas pour en arriver à l'enthousiasme, mais pour essayer de comprendre le propos subversif. L'artifice semble parvenu à la limite dans certains agrégats textuels de Michel Butor, de Philippe Sollers, dans les architectures inouïes de Georges Pérec. Les poètes aussi avaient enfoncé les digues et lâché les eaux dévastatrices sur le « bon français ». En somme, la pensée du critique n'en finit pas de s'accoutumer à la création, à l'imprévisible de l'artifice. Il a plus d'une fois réexaminé le paradoxe de Malraux : créer pour s'exprimer, ou s'exprimer pour créer... À ce même Malraux, dont on néglige trop les idées en matière de littérature, je rends grâce d'avoir défendu la pertinence du concept de « création¹ », en plein essor des méthodes critiques dites « scientifiques » qui ne voulaient pas de lui, qui n'en voulaient plus, obsédées qu'elles étaient par la fabrication d'un savoir sur le texte, sur ce produit-là et son fonctionnement (le mot à la mode). Je ne m'attriste pas qu'on en soit quelque peu revenu, pour le plus grand bien des auteurs, pour le plus grand rayonnement des oeuvres, pour le plus grand plaisir des lecteurs, comme moi, naïfs. Nous préférons la musique à la mécanique, la voix qui parle aux composantes de la voix.

Ce fut l'expérience de l'imaginaire. On m'avait si bien éduqué à trouver chez les classiques, anciens et plus rapprochés, l'observation des mœurs, la dissection du

¹ Henri Godard, *L'autre face de la littérature. Malraux et la littérature*, Paris, Gallimard, 1990.

cœur humain, la vérité psychologique, toujours la vérité, que je m'attachai du même mouvement à demander aux écrivains la peinture de la société, de leur société ; je voulais des témoins. Aussi légitime et fructueuse que soit cette lecture pour que la littérature demeure implantée dans la réalité humaine tout entière, elle m'est apparue réductrice, trop asservie au besoin primaire qui nous faisait chercher dans les tableaux d'un peintre la représentation des gens et des choses, comme la nature même de l'art. Victime du réalisme autant que du moralisme, craintif cependant devant les violences du réalisme tel qu'il s'imposa à la fin du siècle dernier : je suis obligé de me reconnaître assez exactement dans cette mentalité bien intentionnée. J'accédai à l'imaginaire, à une conscience plus vive et plus avide du « fabuleux » qui crée les images, les mythes, les symboles, tout l'appareil de la poétique ; l'irréel qui peut s'adresser à nous mieux et plus profondément que l'imitation du réel pour nous toucher à l'âme. Quel bonheur, quelle nouveauté quand on s'aventure dans le « désert des Tartares » ! Mais quel dommage que ce soit si rare !

Ce fut l'expérience du mémorable. Les meilleurs écrivains sont ceux qui inventent les fables et sont ceux qui ont bonne mémoire. Ce qu'ils font des souvenirs entre dans le « mentir vrai » selon Aragon, et qu'importe ! Les enfances, les autobiographies avouées ou non, le vécu — c'est ainsi qu'on dit —, la recherche de l'identité ou, à l'opposé, le brouillage savant des signes particuliers qui marquent l'homme sous l'écrivain, les comptes qu'on règle avec l'hérédité, avec la famille, avec la classe sociale, avec le couple, la mémoire du groupe, ce sont quelques-unes des réserves où la littérature va exhumer ce qu'il lui faut pour être à l'image de l'humain.

Dirai-je que le règne omniprésent du mémorable m'a encouragé à ne plus occulter la mémoire de mon propre passé ? Il était timide, farouche, presque honteux comme le petit paysan mal habillé qu'épouvante le beau monde, et ils étaient tous là à me répéter que l'enfant est le père de l'homme, selon le mot si usité et si juste. Le critique, lui, n'oubliant pas d'être homme, a laissé plus d'une fois percer une connivence émue avec la mémoire des autres. La pulsion autobiographique est inséparable de la littérature, connaturelle en vérité, comme le passé est inséparable d'une existence. Je n'entends plus les petits malins qui ricanent à cause du narcissisme. Pour ma part, je n'admets pas que ce soit suspect

ni seulement freudien. D'un mot, j'ajoute que la quête de l'identité nourrit de grands, de très grands livres, quand elle inspire à l'écrivain de témoigner pour une solidarité avec sa nation ou sa culture : lisons les romanciers arabes — c'est le moment — les scandinaves, les africains.

Ce fut l'expérience de l'inépuisé. Depuis le temps qu'on y puise, mieux vaut dire : l'inépuisable. L'homme se raconte son histoire et elle est interminable. Il n'a pas changé de certitudes, quand il en a ; il n'a pas changé la nature de l'inquiétude, la hantise des incertitudes, la virulence de ses négations. Quand je ferme les yeux pour me concentrer sur la substance de ce que j'ai lu, c'est comme si je n'étais encore nulle part, comme si je retrouvais inépuisées les mêmes questions vitales, en attente : le mal, la mort, l'amour... Le nombre de remèdes composés par l'homme pour se guérir n'est pas aussi grand que celui des livres ; le nombre de réponses jugées concluantes ne varie guère. L'essentiel était connu, du moins soupçonné, des sages et des penseurs de l'Antiquité : les prophètes juifs, les Tragiques Grecs, les défricheurs de la philosophie. On trouve bon de rééditer Sénèque et l'Ecclésiaste. Les sources se trouvent toujours aux mêmes lieux ; elles donnent encore de l'eau, inépuisée ; tout n'a pas commencé avec la modernité ; elle ressasse d'antiques propos, n'en convient pas volontiers, et on écrit chaque fois pour recommencer, comme chaque enfant recommence à vivre pour lui tout seul, en attendant de penser seul.

Ce fut donc, on ne s'en étonnera pas, une expérience spirituelle ; une expérience du spirituel, si on préfère. Ayant été mêlé de près à la controverse pleine d'équivoques sur le « roman catholique », la « littérature catholique », sur littérature, foi et idéologie, ce n'est pourtant pas à cela que je pense dans l'instant, pas à cela d'abord. Plus largement, le spirituel travaille notre esprit quand il subit la fascination des questions vitales.

Nous disons, dans notre langage : le sens. Malraux — encore lui — a trouvé la formule, comme un noyau de nébuleuse, quand il intitule son roman *La condition humaine*. De Dostoïevski à Samuel Beckett (j'ai lu le premier, en partie, pendant mes années de théologie), le parcours est celui de la perplexité que les romanciers, les dramaturges, les poètes visionnaires, ont voulu traduire en face du mystérieux ; de l'inconnaissable, disent certains : de l'inutile, disent certains autres ; de l'indicible, disent nos mystiques. C'est la grandeur de la littérature, et

depuis un siècle comme jamais, d'avoir rendu urgentes les questions vitales, soit qu'on y réponde, soit qu'on les liquide dans l'absurde, soit qu'on vive l'attente sans fin de Godot. Je ne crois pas céder à la tentation de la récupération en survolant de cette manière pensive quarante ans de littérature.

Enfin, ce fut une expérience, mais fort limitée, de l'universel. Elevé dans le jardin de la langue française, laquelle nous aurait plutôt détournés de devenir polyglottes, l'apprenti en était sorti peu souvent. En 1944, les Américains débarquèrent et, avec eux, une littérature que ma génération aspirait à découvrir. L'Amérique du Sud allait suivre, et ses gigantesques créateurs de « fabuleux », maîtres dans l'orchestration des mythologies, des cultures assassinées, de la religion populaire et des rêves politiques. De quoi attiser encore l'envie de profiter des traductions qui nous sont arrivées du monde entier. Mais on ne saurait se faire une spécialité du monde entier ; on ne peut que choisir quelques livres, en plus des francophones qui sont le pain quotidien, comme on ne visite que quelques sites de la géographie étrangère. Tout le monde n'a pas la tête encyclopédique d'Etiemble pour rassembler la « littérature vraiment générale ».

La littérature, ce sont les littératures. À partir de là, un comparatisme qui n'a rien de scientifique mais n'en est pas moins profitable, inclinerait bien à mettre en balance nos livres, nos romans surtout, et ceux des autres. Nous pouvons, même aujourd'hui, alors qu'on déplore l'absence de grands noms, estimer et admirer beaucoup de choses dans notre littérature française actuelle ; nous pourrions loyalement mesurer nos manques, les limites de notre « fabuleux ». Ce n'est pas le moment de développer un parallèle aussi vaste, qui appellerait d'autres éléments de jugement ; ce n'est pas en nous sous-estimant que j'y fais une allusion toute subjective ; et après tout, chacun est comme il est, avec ses différences. La chose certaine est que le voyage réserve des surprises écrasantes et oblige à dilater grandement l'angle de vision sur l'univers des hommes et sur « l'univers des formes ».

Ce bref regard par dessus les murs de notre petit enclos français et européen n'avait d'autre intention que de tempérer par le sens du relatif, comme le veut en toutes choses l'âge de raison, les bienfaits humains de la littérature, la situation qu'elle occupe dans le champ de l'esprit. Pour ce qui est de la place de la littérature française, c'est fait : elle n'est pas seule au monde, elle n'est plus la seule.

De même, elle a été remise à sa place par le jeu des influences entremêlées qui se font sentir sur un homme normalement lucide. Elle n'est pas une école unique, supérieure, dispensatrice de tout et qui dispenserait du reste. D'ailleurs, d'elle-même elle conduit vers le dehors ; d'elle-même, elle réclame les chemins de traverse. Elle ne saurait agir sur nous à part de la philosophie, des mouvements de pensée, des idéologies, de ce conglomérat que le sociologue et l'ethnologue appellent culture. Elle agit selon une spécificité difficile à caractériser, que ce soit dans l'évolution du parler français, que ce soit dans la maturation d'une pensée personnelle, que ce soit encore dans la pratique des relations avec l'environnement moral ou doctrinal. Le critique, surtout s'il est journaliste d'information, ne vit pas isolé du monde et de l'histoire. Je crois avoir toujours eu le désir d'une lecture qui ne fût pas inactuelle. Rendre le livre actuel, détecter l'actuel dans le livre, ce sont deux bons guides pour l'expérience.

Il est des gens qui nous voient perdus dans l'irréalité, qui nous croient indifférents aux affaires du temps. Vieux malentendu, vieille et fausse imagerie de la tour d'ivoire ! Pour moi, pour vous aussi j'en suis sûr, la littérature création continue, la littérature bibliothèque constituée, fait partie de la culture vivante ; elle y a son rôle de plein droit ; elle y contribue comme les autres disciplines de la pensée et de l'art ; elle ne se conçoit ni ne se développe sans le contexte. Nous jugeons ainsi pendant que pour l'immense majorité de nos pareils, elle est à côté, intemporelle, inintéressante, inutilisable, quasiment inexistante, ignorée dans la mesure même où les médias l'ignorent, tout en faisant semblant de l'honorer par l'anecdote, les à peu près, et la biographie qui est l'ersatz de la critique. On se passe fort bien d'elle, on se passe fort bien de lire des livres, les livres que nous lisons, nous. On ne sait naturellement pas de quoi on se prive, ni si on se prive de quoi que ce soit.

Peut-on croire Bernard Pivot quand il se dit fatigué de lire des romans ? Ou faut-il comprendre qu'il en a eu assez de certains romans, peut-être les nôtres ? Auquel cas, on en reviendrait au comparatisme. Il y a des accès d'ennui que je peux comprendre : le répétitif, les redites, l'absence d'originalité si ce n'est dans la recherche d'un style d'écriture, parfois dans la provocation, ce sont de ces accidents qui avivent en nous le sentiment très fort du temps perdu ; je parle de moi, en vérité.

Je n'ai pas lu tous les livres ; je ne me sens pas triste ; l'expérience ne se solde pas par la lassitude, mais je n'ai jamais admis d'être un critique astreint à ne lire que du roman et du roman français. Il est évident que tout le monde n'attend pas la même chose de la lecture, que tout le monde ne trouve pas la même chose dans la littérature. On a pu lire récemment dans un grand journal bruxellois un article où l'auteur semblait déçu par les romans qui ne racontent pas une histoire. Y aurait-il une définition univoque du roman et qui tiendrait dans le rebondissement, la question de savoir comment cela va finir ? Je ne dédaigne pas du tout cela, encore aujourd'hui, étant resté un peu enfant, mais le lecteur mieux aguerri, le critique au long cours, ont cohabité avec le lecteur de Léon Ville pour accueillir la littérature dans tous ses états, contemporaine et solidaire d'une histoire, disparate et portée par le même antique appétit, différente du passé mais portion légitime du même grand continent troublant. Il se trouve qu'ainsi le culte paysan du livre a conservé un fidèle.

L'été dernier, au bord du Lac Majeur, je lisais un écrivain italien qui m'était resté inconnu : Roberto Pazzi ; son roman s'intitule : *La malattia del tempo* ; on vient juste de le traduire en français². J'ai éprouvé l'heureuse sensation de constater qu'il y a du nouveau, qu'il y a encore du nouveau dans l'imagination. Cette fable d'un envahisseur oriental qui se rend maître de notre Europe, pour la rappeler à la raison et à la nature, me revient en mémoire ; elle évoque l'état d'âme inchangé de l'enfant autrefois sans livres. L'expérience n'est pas finie aussi longtemps que demeure en nous l'espoir de ce qui peut survenir : l'œuvre qui apparaîtra soudain comme, sous les yeux de l'éternel voyageur, le paysage miraculeux dans les profondeurs d'un pays que l'on croyait exploré et qui nous avait jusque-là caché cette beauté. L'espoir du chef-d'œuvre.

Copyright © 1991 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Lucien Guissard, *L'expérience de la littérature* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1991. Disponible sur : < www.arlfb.be >

² Roberto Pazzi, *La maladie du temps*, Paris, Grasset, 1990 ; traduit de l'italien par Myriem Bouzaher.